

Le cloître, la cour, l'université

Nouvelles pratiques et nouveaux savoirs (xii^e-xiv^e siècle)

Cloîtres, cours et universités sont trois « lieux de savoirs »¹. Ils ont toutefois une histoire et des natures bien différentes. Le cloître (*claustrum*), espace au cœur de la vie monastique, peut désigner par synecdoque la clôture ou même le monastère dans son ensemble. C'est toutefois, et avant tout, un lieu où se déroulent plusieurs des activités essentielles à la vie d'une communauté monastique : liturgies particulières, mais surtout lecture de la règle et méditation de l'Écriture sainte. L'« école du cloître » – l'expression est de Pierre de Celle, bénédictin, abbé de Saint-Pierre de Montier-la-Celle puis de Saint-Remi de Reims, avant de devenir évêque de Chartres (m. 1183) – est le berceau par excellence de la formation des moines. La cour qualifie tout à la fois l'espace (*aula, palatium*) de la vie princière mais aussi, à partir du ix^e siècle, l'entourage (*curia*) du prince. Cet espace et cet entourage ne se fixent que lentement² : toutefois, dès le xii^e siècle, la cour est un organisme à part, développant des formes de sociabilité et des pratiques culturelles spécifiques.

Durant les xii^e-xiv^e siècles, cloîtres et cours connaissent d'importantes transformations, qu'il s'agisse du contenu ou de la forme des savoirs qui s'élaborent en leur sein ; quant à l'université,

elle se constitue comme nouveau lieu de savoir seulement à partir du xiii^e siècle. Héritière des écoles urbaines du xii^e siècle, elle est à l'origine de la scolastique, terme qui désigne tout à la fois une méthode de raisonnement et le savoir produit par cette méthode. Système d'enseignement innovant, l'université forme les élites intellectuelles de l'Occident médiéval, à tel point qu'elle peut être considérée comme l'une des principales causes des transformations qui affectent cloîtres et cours à partir du xiii^e siècle. Ces trois lieux de savoir ne sont donc pas autant de petits mondes, clos sur eux-mêmes, bien au contraire. Dès le xii^e siècle ils sont le théâtre d'interactions et d'échanges : les hommes qui les peuplent, les œuvres qui y sont élaborées circulent de l'un à l'autre.

Le cloître au xii^e siècle : un lieu traditionnel de savoirs, entre héritages et transformations

Au xii^e siècle encore, les monastères, héritiers de ce que l'on désigne sous le nom de « renaissance carolingienne »³, sont des centres majeurs de production et de diffusion des savoirs et des lieux d'enseignement. La plupart d'entre eux possèdent un *scriptorium*, c'est-à-dire un endroit où les œuvres étaient copiées dans des manuscrits destinés à enrichir la bibliothèque de la maison

1. Pour une bibliographie détaillée et très à jour, BOUCAUD, GIRAUD, GOROCHOV 2019 ; sur la notion de lieux de savoir, JACOB 2007.

2. GAUDE-FERRAGU, LAURIOUX, PAVIOT 2011.

3. Voir le chapitre 13 de la première partie et le chapitre « Fins du Moyen Âge ».

ou à être envoyés à quelque puissant personnage. L'activité des *scriptoria* monastiques en faisait de véritables maisons d'édition qui d'une part assuraient la transmission d'œuvres antiques considérées comme essentielles à la formation des moines, et qui d'autre part diffusaient l'Écriture sainte sous diverses formes (livres bibliques, ouvrages liturgiques) et les textes des Pères de l'Église, interprètes essentiels du message divin. Les *scriptoria* « publiaient » aussi les œuvres originales de leurs moines, comme ce fut le cas pour Orderic Vital, membre du *scriptorium* du monastère bénédictin normand de Saint-Évroult et auteur d'une *Histoire ecclésiastique* dont il est aussi copiste et dont la diffusion resta, jusqu'au ^{xvi}^e siècle, confidentielle. La production de ces textes répond en outre à l'exigence de la règle de saint Benoît qui faisait du travail manuel une activité importante des moines. La création d'ordres monastiques nouveaux et réformateurs, comme les chartreux ou les cisterciens, contribue en outre à une intensification de l'activité des *scriptoria*, conformément aux exigences de leurs règles, d'autant qu'il convient d'équiper les bibliothèques de ces fondations nouvelles. C'est le cas par exemple de la bibliothèque de Clairvaux : le monastère fondé en 1115 développe rapidement une importante collection de livres qui s'élève, dès la fin du ^{xii}^e siècle, à trois cent cinquante volumes, la plaçant ainsi au rang des grandes bibliothèques monastiques de l'époque⁴. Le succès rencontré par ces ordres nouveaux favorise aussi la vitalité des ateliers puisqu'il devient nécessaire d'alimenter les bibliothèques des couvents frères plus récents. Ainsi, le fragment du catalogue de Clairvaux de la seconde moitié du ^{xii}^e siècle indique-t-il le prêt de deux manuscrits à l'abbaye de Mores, fille de Clairvaux.

Les monastères sont aussi des lieux d'enseignement : ils abritaient déjà au ^{xi}^e siècle des

écoles destinées non seulement aux moines mais ouvertes à des élèves extérieurs. La formation des moines passait alors par la connaissance et la maîtrise des arts libéraux (*trivium*, arts du langage : grammaire, rhétorique, logique – ou dialectique, et *quadrivium*, arts des nombres : arithmétique, géométrie, musique, astronomie/astrologie) dont le contenu avait été fixé en particulier par l'auteur romain Martianus Capella. Ces arts libéraux sont considérés comme une préparation intellectuelle indispensable à la compréhension de la *sacra pagina*, c'est-à-dire du texte biblique. Les monastères anciens possèdent donc des bibliothèques qui comportent tous les textes considérés comme représentatifs de cette formation préalable, sur le modèle de ceux qu'indique Cassiodore (m. v. 580) dans les *Institutions des lettres divines et humaines* pour le monastère de Vivarium. Dans cette œuvre, Cassiodore propose à ses moines un programme de lecture et donc de formation intellectuelle et spirituelle ambitieux : pour étudier l'Écriture sainte, il faut connaître les arts libéraux, les Pères de l'Église, les maîtres catholiques, les conciles et l'histoire ecclésiastique. On retrouve dans les diverses catégories littéraires qu'il mentionne les cadres de classement traditionnels de nombreuses bibliothèques monastiques.

Or, à partir du ^{xiii}^e siècle, les écoles monastiques n'accueillent plus d'élèves extérieurs tandis que les ordres réformateurs sont hostiles au recrutement de jeunes enfants (oblats) dont la formation intellectuelle serait à assurer. Toute activité d'enseignement ne disparaît cependant pas des monastères ainsi que le laissent soupçonner certaines des œuvres composées encore dans la seconde partie du ^{xiii}^e siècle, comme l'*Hortus deliciarum* (le *Jardin des Délices*) d'Herrade, abbesse du couvent de Hohenbourg, autrice d'une encyclopédie destinée à ses moniales comme à de jeunes aristocrates laïques qui résident alors dans son couvent.

4. VERNET 1979-1997.

Le cloître demeure en outre un lieu d'enseignement spirituel : à travers toutes sortes de genres littéraires (lettres, traités, sermons), leurs auteurs livrent leur propre conception de la méditation et proposent à leurs lecteurs – avant tout leurs frères – différents exercices spirituels, comme le fait par exemple Guigues II, prieur de la Grande Chartreuse dans sa *Lettre sur la vie contemplative*. Le poids accordé à la spiritualité est alimenté par la place dévolue à la compréhension des mystères divins qui passe par la lecture, l'étude et l'interprétation de l'Écriture sainte (*sacra pagina*) sans pour autant se limiter à celle-ci. Ainsi, Anselme, moine bénédictin du Bec devenu en 1093 archevêque de Canterbury, recourt-il dans le *Monologion* et dans le *Proslogion*, deux de ces principales œuvres directement tirées de son enseignement, à la méthode dialectique pour obtenir la preuve de l'être de Dieu. Ces deux œuvres connaissent une large diffusion au cours des XII^e-XIV^e siècles (plus de 98 manuscrits conservés les contiennent), bien au-delà de l'« école du cloître ».

C'est surtout dans l'effort d'assimilation et d'exposition de la *sacra pagina* que se manifeste alors le dynamisme de l'enseignement monastique. La fréquentation du texte biblique se caractérise par une forme spécifique de lecture, la *ruminatio*, qui associe à la compréhension intellectuelle et spirituelle une assimilation corporelle de l'Écriture. Cette forme de lecture n'est pas propre au XII^e siècle, mais elle se combine au développement d'une critique philologique, attentive à fournir aux moines une base textuelle fiable⁵. Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux, compare différents exemplaires du texte biblique entre eux, puis consulte des savants juifs pour confronter le latin à l'hébreu et établir un texte correct.

Enfin, les moines poursuivent au sein des cloîtres leurs efforts de compréhension de la *sacra*

pagina : d'une part en s'appuyant sur les interprétations traditionnelles des Pères de l'Église et des auteurs carolingiens, d'autre part en se livrant au commentaire d'un ou plusieurs livres bibliques selon des procédures spécifiques qui permettent de qualifier leur effort herméneutique d'« exégèse monastique⁶ » : cette dernière s'attache à exposer le sens moral du texte sacré puisqu'elle a pour but de contribuer à l'édification de son auditeur ou de son lecteur. Parmi les commentaires monastiques les plus fameux, il faut citer celui de Bernard de Clairvaux sur le Cantique des cantiques, composé sous forme de sermons, qui a inspiré l'abbé bénédictin Guillaume de Saint-Thierry, près de Reims, devenu cistercien à Signy, où il compose à son tour son propre commentaire sur le Cantique.

On ne peut donc conclure à une perte de dynamisme intellectuel du cloître. La vocation première des moines n'est toutefois pas d'accumuler les connaissances mais de progresser spirituellement. C'est dans de nouveaux lieux que se développent de nouveaux savoirs et que la curiosité humaine – tant décriée par de nombreux auteurs monastiques – trouve à se satisfaire.

Les racines de l'université : les écoles urbaines

Encouragées par la réforme grégorienne, de nombreuses écoles cathédrales s'organisent au cours du XII^e siècle. Le concile œcuménique de Latran III (1179), reprenant les dispositions d'un concile provincial romain (1079), rend d'ailleurs obligatoire l'existence d'une école pour les clercs de tout diocèse. Certaines, notamment dans la première moitié du XII^e siècle, ont un rayonnement international et voient affluer des auditeurs venant de l'ensemble de l'Occident médiéval. Elles sont le plus souvent dirigées par un chanoine placé sous l'autorité de l'évêque et qui a, en général, le titre d'écolâtre. Les territoires

5. DAHAN 1999.

6. DAHAN et NOBLESSE-ROCHER 2014.

contrôlés par les Plantagenêts de part et d'autre de la Manche (Oxford, Lincoln, Tours), la Flandre (Liège) ou encore les régions de Moselle et de Rhénanie voient se développer de telles écoles⁷. Le royaume de France semble avoir été particulièrement attractif, probablement en raison du soutien politique très actif que les souverains ont accordé à la réforme et à ses effets scolaires. On peut ainsi citer parmi les écoles cathédrales les plus prestigieuses celle de Laon⁸, ou encore celles de Reims, Chartres ou Paris. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, on assiste toutefois à une hiérarchisation de cette floraison scolaire : certains centres dynamiques dans la première partie du siècle n'ont plus qu'un rayonnement régional voire local après 1150, notamment en France (cas de Laon, Chartres... au profit des écoles de Paris) mais aussi en Italie.

Le cas de Paris permet de mieux saisir la variété des formes scolaires qui émergent au cœur de villes alors en plein renouveau⁹. Outre l'école cathédrale, on trouve en effet deux autres types d'écoles urbaines ; d'abord les écoles canoniales, dépendant de l'autorité d'une abbaye de chanoines réguliers : la plus célèbre d'entre elles est, à Paris, l'abbaye de Saint-Victor fondée vers 1108 par un enseignant de l'école cathédrale, Guillaume de Champeaux. On trouve ensuite des écoles privées qui échappent à l'autorité de l'évêque : Pierre Abélard et beaucoup d'autres maîtres après lui s'installent sur la rive gauche ou sur le « Petit Pont » reliant cette dernière à l'île de la Cité, donnant ainsi naissance au « Quartier latin ». En Italie du Nord, en Provence, de prestigieuses écoles privées (ou canoniales, dans le cas de Saint-Ruf) se développent¹⁰, même s'il est difficile d'en saisir les contours et d'en évaluer le succès au-delà

de l'éclairage ponctuel qu'apportent quelques sources disparates (correspondances, traités, documents de la pratique, manuscrits). Pour la plupart des écoles cathédrales, canoniales ou privées, il semble que le succès de tel ou tel centre soit lié à l'enseignement, au prestige, à la réputation (*fama*) d'un maître particulier.

Qu'enseignait-on, qu'apprenait-on dans ces écoles ? Il fallait pour les fréquenter avec profit déjà savoir lire et écrire, autrement dit appartenir au petit groupe des *litterati* qui maîtrisaient le latin. La plupart des écoliers avaient reçu cette formation initiale soit dans le cadre d'un enseignement délivré par un précepteur ou au sein de « petites écoles » fort mal connues au XII^e siècle. Les disciplines étaient articulées en fonction de savoirs qui, depuis l'Antiquité, caractérisaient l'« homme libre » : ces « arts libéraux » – *trivium* et *quadrivium* – se distinguaient des « arts mécaniques » propres aux esclaves. Au début du XII^e siècle, ils sont étudiés à travers un corpus de textes stable et considéré comme faisant autorité, formé d'œuvres antiques ayant parfois été l'objet d'abréviations ou de synthèses composées par des savants à la charnière entre Antiquité et Moyen Âge. C'est le cas pour la partie spéculative de la grammaire que l'on étudie à partir des *Institutiones grammaticales* rédigées par Priscien (VI^e siècle), pour la logique d'ouvrages d'Aristote traduits par Boèce (les *Catégories* et le *De interpretatione*), de quatre œuvres de ce dernier ainsi que de l'*Isagoge* de Porphyre (IV^e siècle), pour la rhétorique d'ouvrages de Cicéron (*De inventione*) ou qui lui sont attribués (*Rhétorique à Hérennius*). Le commentaire et l'imitation de certains classiques complétaient la formation en grammaire (Horace, Virgile ou encore Salluste) et en rhétorique (Cicéron) conçue aussi comme technique de rédaction (*dictamen*). Boèce fournit, au XII^e siècle, la plupart des textes relatifs au *quadrivium* : le *De arithmetica*, le *De institutione musica*, ainsi que, pour la géométrie, des extraits des *Éléments* d'Euclide traduits. L'étude de l'astronomie passe

7. VERGER 1996.

8. GIRAUD 2010.

9. Voir le chapitre 8 de la deuxième partie.

10. GOURON 1984, WINROTH 2000, JACQUART 1997.

par la connaissance de traités de Platon, Macrobie et Martianus Capella. Toutes les écoles ne formaient pas à l'ensemble de ces savoirs. La plupart d'entre elles devaient leur rayonnement à un enseignement spécialisé : par exemple, certains maîtres actifs à Chartres avaient une prédilection pour le *quadrivium* et une partie du succès des écoles parisiennes se fondait sur l'enseignement de la logique.

Au-delà des arts libéraux s'épanouissaient d'autres disciplines : les écoles de Bologne, Pavie, Plaisance et Modène voient se développer un enseignement du droit romain, qui s'étend à la Provence, au Languedoc et à la Catalogne. À Salerne d'abord, puis à Montpellier et à Paris, on relève un enseignement de la médecine. Sciences lucratives par excellence dont l'étude est, pour cette raison, interdite aux moines à partir de 1139 (concile de Latran II), ces disciplines se fondent sur la (re)découverte d'un corpus de textes : la codification juridique de l'empereur Justinien et l'*Articella* (corpus de six textes médicaux comprenant notamment deux traités d'Hippocrate)¹¹. Il faut enfin mentionner la naissance de deux « sciences sacrées », le droit canon qui contribue d'abord au succès des écoles de Bologne, et la théologie qui participe à celui des écoles de Laon, de Reims, de Paris. Ces deux disciplines ne reposent pas directement sur un corpus de textes anciens mais sur des œuvres produites au sein des écoles : celles-ci combinent la compilation structurée d'œuvres considérées comme des autorités (Pères de l'Église, canons conciliaires ou encore décrets pontificaux par exemple), leur confrontation, quand elles semblent contradictoires, suivie de leur conciliation par l'auteur de l'ouvrage. Cette méthode est notamment mise en œuvre par Gratien, actif à Bologne dès 1120, auteur du fameux *Décret* (v. 1139-1158) qui devient le texte

de référence pour l'enseignement du droit canonique¹². L'attention portée aux contradictions des autorités, l'application à les confronter pour en faire jaillir la vérité est aussi un trait marquant de la théologie : l'une des œuvres modèles du genre est le *Sic et Non* d'Abélard (composé en 1122), qui expose, sur divers points, les réponses contradictoires qu'ont pu apporter les Pères de l'Église. Le genre par excellence de la confrontation des opinions contradictoires, puis leur résolution, est toutefois celui des « sentences » qui émerge dans les années 1120-1130 et trouve en 1156-1158 son apogée dans le *Livre des Sentences* composé par Pierre Lombard, maître parisien.

Les savoirs dispensés au sein des écoles dépassaient donc largement les arts libéraux : certains maîtres, conscients de cette divergence entre les modèles théoriques et leur pratique magistrale, se sont ainsi efforcés de proposer de nouveaux modèles de formation ; l'un des exemples les plus fascinants – dans la mesure où il s'efforce d'intégrer toutes sortes de savoirs, y compris des savoirs mécaniques – est développé par Hugues de Saint-Victor dans le *Didascalicon* (v. 1120)¹³. Ces nouvelles propositions théoriques correspondaient pourtant peu à un enseignement effectif, qui était limité par la faiblesse des textes d'autorité à la disposition des maîtres dans la première partie du XII^e siècle. S'intensifie, à partir des années 1150, un mouvement de traductions de textes principalement scientifiques et philosophiques conservés dans les bibliothèques de princes mécènes musulmans et contenant les œuvres en arabe d'auteurs grecs et des ouvrages de savants arabes eux-mêmes. Ces collections, surtout situées dans les foyers culturels dynamiques qu'étaient les villes de la vallée de l'Èbre et Tolède, sont accessibles aux chrétiens du fait de la *Reconquista* à

11. Voir les chapitres 1 de la première partie et « Droit(s) » et « Sciences » de la troisième partie.

12. Voir chapitres 1, 2 et 3 de la première partie et « Droit(s) » de la troisième partie.

13. SICARD 1991 ; POIREL 2010.

l'œuvre dans la péninsule Ibérique¹⁴ : les premiers traducteurs, comme Hugo de Santalla, Herman de Carinthie, œuvrent dans la région de Saragosse, hors du monde musulman mais à son contact. Tolède s'impose ensuite comme centre principal de traductions, grâce au soutien de l'archevêque Jean de Castelmoron et à l'ardeur d'équipes de traducteurs anonymes mozarabes et juifs dirigées par Domingo Gundisalvi ou encore Gérard de Crémone dont l'éloge funèbre dresse la liste de plus de soixante-dix œuvres traduites touchant à la dialectique, la géométrie, l'astrologie/astronomie, la philosophie et la médecine. Ce mouvement de traductions a de même lieu précocement en Italie, d'abord en Italie méridionale et en Sicile, zones de contact entre les cultures chrétienne, musulmane et aussi byzantine : dès la moitié du XI^e siècle, sont traduits des ouvrages médicaux par le mystérieux Constantin l'Africain (moine au Mont-Cassin entre 1058-1086) et à l'origine du développement de l'école de Salerne. Ce phénomène se poursuit et s'étend à l'Italie du Nord : Jacques de Venise en particulier s'attaque à la traduction, à partir du grec, de l'ensemble de l'œuvre d'Aristote (logique, physique, œuvres naturelles, métaphysique, éthique)¹⁵. Cela contribue au bouleversement du contenu des savoirs dispensés dans les écoles. Dès 1159, Jean de Salisbury, étudiant à Paris, cite certains extraits de la « nouvelle logique » d'Aristote dans le *Metalogicon*. L'assimilation des textes issus des traductions est assez lente et se prolonge tout au long du XIII^e siècle, tout comme se poursuivent les traductions elles-mêmes¹⁶.

Textes connus depuis l'Antiquité, retrouvés ou découverts grâce aux traductions, tous sont l'objet d'exercices qui, sans avoir été inventés dans le milieu des écoles urbaines, y sont systématisés

et perfectionnés. Les techniques d'assimilation sont avant tout orales : les textes sont l'objet d'un commentaire, appelé *lectio* et dont l'objectif est d'expliquer la lettre (*littera*), le sens (*sensus*) mais aussi les enjeux (*sententia*) d'une œuvre. Issue de cet exercice, la *quaestio* permet de résoudre un problème par la confrontation d'autorités et d'opinions. La maîtrise des arts du langage, en particulier la grammaire et la logique, joue un rôle important dans ces exercices y compris en exégèse, qui développe ainsi des caractères spécifiques « scolaires », c'est-à-dire propres aux écoles, et en théologie, ce qui n'est pas sans valoir des accusations d'hérésie à certains maîtres comme Abélard en 1120 et 1140 ou Gilbert de Poitiers (ou de La Porrée) en 1147-1148. La plupart des commentaires, des traités, composés par les maîtres des écoles sont probablement issus d'un exercice oral : quelques-unes de ces œuvres consistent même en des notes de cours (*reportationes*) ensuite mises au propre par des disciples attentifs, comme les *Sententie de divine* d'Hugues de Saint-Victor (v. 1120) tandis que d'autres ont été profondément remaniées au moment de la rédaction.

L'émergence des maîtres au sein des cours

Les maîtres sont présents au sein des cours d'abord en raison de leurs compétences intellectuelles : certains enseignent aux enfants de la haute aristocratie, ainsi, Pierre de Blois formé dans les écoles de Tours, Paris et Bologne à la rhétorique et à la théologie, devient précepteur du jeune Guillaume II de Sicile entre 1166 et 1168, en plus d'être garde des sceaux. Certains princes ne dédaignaient pas consulter les maîtres sur des sujets complexes, comme le prouve une lettre de Jean de Salisbury, réponse aux questions relatives au texte biblique que lui avait adressées le comte de Champagne, Henri I^{er}, après 1164.

Ces lettrés sont des experts qui maîtrisent non seulement la technique de l'écrit (certains sont

14. Voir le chapitre 4 de la deuxième partie et le chapitre « Sciences » de la troisième partie.

15. Voir le chapitre « Sciences » de la troisième partie.

16. CONTAMINE 1989.

employés dans les chancelleries alors en pleine expansion) mais ont en outre des compétences dans des disciplines savantes traditionnellement recherchées par les puissants, comme l'astronomie ou la médecine. De plus, la redécouverte du droit romain et la construction du droit canon dont les maîtres des écoles, encouragés par le pouvoir impérial ou pontifical, sont responsables, en font tout naturellement des conseillers et des juges auprès des rois comme des évêques. Les deux cours les mieux documentées sur l'arrivée en leur sein de maîtres sont celles des souverains Plantagenêts et capétien : les possibilités de faire carrière dans la première paraissent les meilleures¹⁷. Au début du XIII^e siècle, en Angleterre, 26 % des évêques, 47 % des chanoines de Londres et 32 % des familiers royaux sont passés par les écoles. La cour pontificale est elle aussi, dans la seconde partie du XII^e siècle, peuplée de maîtres parisiens ou bolonais formés en théologie ou en droit. Plusieurs souverains pontifes sont passés par les écoles : Innocent III a étudié la théologie à Paris et le droit canon à Bologne.

La production littéraire et savante des maîtres au sein des cours, pour être comprise, doit tenir compte des spécificités du milieu curial : tandis que s'y développent des formes littéraires en langues vulgaires, dont les plus célèbres sont la chanson de geste en langue d'oïl et la *canço* en langue d'oc¹⁸, ils sont les auteurs d'œuvres écrites principalement en langue latine. Quelle que soit la langue choisie, l'ensemble de ces œuvres s'adressent au souverain et à son entourage et constituent la trame de la culture curiale. Les œuvres des gens des écoles sont variées et touchent à différents genres littéraires : certaines sont du ressort de la production savante, comme le commentaire sur le livre de Job composé par Pierre de Blois à la demande

d'Henri II. D'autres œuvres consistent en l'imitation de modèles littéraires antiques comme le poème épique, la *Philippide*, rédigé par Guillaume Le Breton, à la gloire de Philippe Auguste dont il est le chapelain et le familier et dont il a relaté aussi le règne dans une chronique, ou encore comme la comédie érotique (perdue) élaborée à la cour de Sicile, par le frère de Pierre de Blois, Guillaume, à l'imitation de Ménandre.

La production des maîtres ayant entouré Henri II Plantagenêt est célèbre car plusieurs dépeignent de manière critique les mœurs de la cour, le comportement des courtisans. C'est le cas dans les œuvres de Jean de Salisbury, notamment dans le *Policraticus* ou, dans une veine plus satirique, de Gautier Map dans le *De nugis curialium*. Chez Giraud de Barri ou Pierre de Blois, cette critique prend la forme du genre littéraire du « miroir au/du prince » (perdu, dans le cas de Pierre de Blois). Les miroirs aux princes n'ont certes pas été inventés au XIII^e siècle, les plus anciens apparaissent à l'époque carolingienne, dans l'entourage du futur Louis le Pieux¹⁹. Les auteurs de tels ouvrages rassemblent des conseils et proposent des modèles, fondés sur la Bible, afin que leur texte, tel un véritable miroir, renvoie à leur royal lecteur l'image du souverain idéal. Ce genre littéraire est relancé et enrichi au XII^e siècle, intégrant aussi des conseils d'éducation des princes. Tous ces maîtres sont d'ailleurs sensibles au paradoxe consistant à dénoncer les pratiques d'un milieu dans lequel ils vivent et auquel ils doivent leur carrière, même s'ils ont tendance à ne lui attribuer que leurs échecs.

Émergent ainsi ceux que l'on peut qualifier d'« intellectuels » à la suite de Jacques Le Goff²⁰, experts dans les techniques d'écriture et de lecture mises au service de leur enseignement ou d'une administration, savants connaisseurs des textes

17. Voir le chapitre 9 de la deuxième partie.

18. Voir les chapitres 15 de la première partie et « Amour courtois » et « Littérature(s) » de la troisième partie.

19. Voir le chapitre 13 de la première partie.

20. LE GOFF 1985 [1957].

d'autorités, producteurs de connaissances et de disciplines nouvelles, hommes d'influence, que l'on trouve de plus en plus dans l'entourage des élites religieuses et politiques traditionnelles. C'est probablement à la prise de conscience qu'ils constituent un groupe spécifique qu'il faut lier la naissance de l'université.

L'institutionnalisation des écoles : l'université devient le système d'enseignement dominant

Il est possible de dater assez précisément la naissance de l'université, de la fin du XII^e siècle (à Bologne) ou du début du XIII^e siècle (à Paris) et de suivre, au cours de ce même siècle, l'émergence d'autres centres d'études supérieures qui imitent ces deux grands modèles, tels Oxford, Montpellier, Cambridge, Salamanque ou Padoue... À la fin du XIII^e siècle, on dénombre treize universités, officiellement reconnues²¹.

L'*universitas*, d'après le droit romain redécouvert au XII^e siècle, désigne une collectivité pouvant agir en tant que personne juridique²². Dans le contexte des écoles, ce terme qualifie un groupe de professionnels organisés en corporation, ceux qui font métier d'apprendre et d'enseigner. L'université au sens strict a pour charge d'organiser et d'administrer un *studium*, à savoir un centre d'enseignement supérieur. Peu à peu, le terme *universitas* s'impose pour désigner à la fois le centre d'enseignement (le *studium*), l'institution, structurée et organisée, et les hommes (maîtres et étudiants) qui la peuplent et l'administrent de façon autonome.

Les deux plus anciennes universités sont probablement nées de mouvements critiques internes aux écoles : certains satiristes reprennent et amplifient les accusations issues du cloître

portant notamment sur la « vaine curiosité » des membres des écoles, tandis que d'anciens écoliers proposent de réformer les pratiques scolaires. Selon les auteurs, les insuffisances des écoles sont diverses : place démesurée accordée à la logique, vanité des débats, mœurs des écoliers. Enfin des tensions existaient entre ces derniers et la population des villes : sur les routes, étrangers, exilés, les écoliers constituaient une proie facile. Dans les centres urbains où ils affluaient, les prix des loyers s'envolaient et cette population jeune, instable, parfois noceuse n'était guère fréquentable. Les différents pouvoirs ont apporté leur aide aux écoliers et ont tenté de réguler le phénomène scolaire. Ainsi, dès 1155, l'empereur place sous sa protection les écoliers bolonais. Ce sont surtout les différents papes qui ont favorisé la mutation de certaines écoles en universités : en 1179, lors du concile de Latran III, le souverain pontife, reprenant plusieurs décisions antérieures, impose d'obtenir une *licencia docendi* (autorisation d'enseigner) auprès de l'écolâtre de la cathédrale pour ouvrir une école. Ce dernier devra la délivrer gratuitement à tous ceux qui en auraient les compétences. De cette manière, le pape, tout en affirmant le monopole de l'Église sur l'enseignement, réduisait le contrôle des autorités ecclésiastiques locales sur les écoles et facilitait l'organisation interne de ces dernières. La reconnaissance par les princes et la papauté du monde des écoles, la protection et le statut spécifique qu'ils accordaient à ses membres, ont probablement encouragé le regroupement « spontané » des écoliers en corporations, en *universitates*.

À Bologne, les étudiants étrangers se regroupèrent vers 1190 selon leur origine géographique, les « nations », elles-mêmes organisées en une « université ». Ils furent imités par les étudiants italiens. Malgré l'opposition de la commune, le pape reconnut en 1219 à l'archidiacre de Bologne le droit de délivrer « l'autorisation d'enseigner ».

21. DE RIDDER-SYMOENS 1992 ; BRIZZI et VERGER 1993.

22. Voir le chapitre « Communauté(s) » de la troisième partie.

Ainsi Bologne accueillit deux universités : celle des non-Italiens et celle des Italiens. Le mécanisme se répéta, avec quelques années d'écart et selon des modalités différentes, à Paris²³. Dès 1200, la corporation des maîtres obtint de Philippe Auguste un certain nombre de privilèges et, en 1215, Robert de Courçon, ancien maître parisien et légat pontifical, intervint pour régler en faveur des maîtres et des écoliers le conflit qui les opposait au chancelier, représentant de l'autorité épiscopale, qui exigeait des maîtres un serment de fidélité et qui souhaitait étroitement contrôler les examens. Le statut accordé en 1215 ne se contentait pas de mettre fin à la querelle, il témoignait de la mise en œuvre d'un certain nombre de dispositions qui étaient autant de réponses aux critiques visant le fonctionnement antérieur des écoles. Désormais, les maîtres et leurs auditeurs devaient se conformer à un calendrier, un programme, des exercices et des examens communs.

Outre Bologne et Paris, on assiste à l'émergence d'universités « spontanées » à Oxford, à Montpellier, villes qui, au XII^e siècle, accueillaien déjà des écoles. D'autres centres scolaires anciens bénéficient de l'exil des maîtres et des écoliers à l'occasion de grèves : ainsi Padoue, université née en 1222 d'une grève bolonaise, ou encore les écoles d'Angers et surtout d'Orléans, qui, sans être officiellement reconnues comme universités, profitent de la grande grève parisienne de 1229-1231. Cette dernière est liée au non-respect par le prévôt royal de la régente, Blanche de Castille, des privilèges que le roi Philippe Auguste avait accordés à la corporation des maîtres et des écoliers, notamment le droit d'être jugés par un tribunal ecclésiastique, réputé plus clément. Elle trouve son origine dans une bagarre de taverne dans laquelle des étudiants ont été impliqués au cours du Mardi gras ; d'autres écoliers n'ayant pas participé à la rixe sont victimes de représailles par le prévôt et ses

sergents. Ces représailles, présentées comme un massacre d'étudiants innocents, conduisent les maîtres à réclamer justice aux autorités civiles et ecclésiastiques, qui refusent de donner suite. En conséquence, les maîtres décident, un mois après Pâques, de la dispersion de l'université. Quant à l'université de Cambridge, elle tire profit du départ de maîtres et d'étudiants oxoniens entre 1209 et 1214, puis de la grande grève parisienne. Enfin, d'autres corporations, les universités dites « plantées », sont créées de toutes pièces par des souverains (Salamanque par Alphonse X en 1218-1219, Naples par Frédéric II en 1224) ou par des papes (Toulouse par Grégoire IX en 1229). Elles n'égaleront jamais, au XIII^e siècle, les universités « spontanées ». Il existe des différences dans le fonctionnement de ces universités : certaines, sur le modèle bolonais, sont plutôt animées par les étudiants et c'est à leur corporation qu'il revient de faire fonctionner le centre d'enseignement, en général un *studium* où l'on enseigne le droit, situé au sud de l'Europe ; d'autres, situées au nord de l'Europe, suivent le modèle parisien et sont principalement constituées de maîtres et d'étudiants et sont des universités où l'on enseigne les arts et la théologie.

L'organisation de l'université ne sort pas tout armée de ces premières années et, contrairement à ce que l'historiographie ancienne peut laisser croire, elle connaît encore au cours du XIII^e et au XIV^e siècle d'importants changements dans l'organisation des programmes comme dans son fonctionnement institutionnel. Par exemple, si la licence demeure le grade universitaire par excellence, d'autres grades surgissent peu à peu, dans les années 1220-1230 – du moins à Paris : le baccalauréat, qui distingue l'étudiant avancé qui participe activement à différents exercices et à qui le maître confie certains enseignements, et la maîtrise, qui autorise son titulaire à enseigner à l'université puisqu'il a été accepté dans la corporation des maîtres. Ces grades propres à la corporation sanctionnent les compétences et

23. GOROCHOV 2012.

les mœurs de l'étudiant et échappent ainsi au contrôle de l'autorité épiscopale.

La faculté des arts, dirigée par un recteur, qui était, à Paris, le chef de l'université, accueillait les étudiants les plus jeunes. Une fois accomplie cette formation initiale, ceux-ci pouvaient accéder aux « facultés supérieures », chacune dirigée par un doyen : à Bologne c'est l'étude du droit qui prédomine, à Montpellier la médecine, à Paris la théologie. L'enseignement repose toujours, comme au temps des écoles, sur différents textes auxquels est accordé un statut d'autorité mais leur étude est désormais structurée, organisée, progressive et exige le respect d'un calendrier. Au-delà de l'évidente institutionnalisation qui caractérise l'organisation universitaire, il faut aussi insister sur deux points qui différencient l'enseignement de l'université de celui des écoles qui l'ont précédé.

On assiste premièrement à une transformation des savoirs, liée à la pénétration des traductions du grec ou de l'arabe effectuées en péninsule italienne ou Ibérique, non seulement d'œuvres antiques, mais aussi des commentaires de ces œuvres par des savants musulmans. La physionomie des disciplines en est profondément transformée, tout particulièrement à la faculté des arts, qui, sans changer de nom, devient aussi une faculté de philosophie (aristotélicienne). L'œuvre logique d'Aristote (*l'Organon*) est désormais complètement connue et commentée par les maîtres tout comme ce que l'on appelle ses « livres naturels » (la *Physique*, le traité *De la génération*, le traité *Du ciel*), accompagnés des œuvres de grands commentateurs musulmans que sont Avicenne et Averroès. L'enseignement des livres naturels, interdit au début du XIII^e siècle par la papauté, pénètre définitivement les programmes parisiens après les années 1250. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, ce sont les œuvres de philosophie morale d'Aristote (*Éthique*, *Politique*, *Économique*) et de métaphysique (la

Métaphysique, le traité *De l'âme*, le *Livre des causes* – œuvre faussement attribuée à Aristote) qui font aussi partie des textes étudiés à l'université. Bien avant cette date, certains maîtres se livraient déjà au sein même de leurs universités à un travail d'assimilation, de traduction de l'œuvre du « Philosophe » par excellence : c'est le cas de Robert Grosseteste théologien oxonien, peut-être formé à Paris, véritable spécialiste de l'œuvre logique d'Aristote – il a produit un commentaire littéral sur les *Second analytiques* –, mais aussi de ses œuvres naturelles – il a glosé la *Physique* en s'aidant du commentaire d'Averroès –, qui traduit, à Oxford, directement du grec, l'*Éthique à Nicomaque*. Les maîtres ne se contentaient pas de lire les commentaires des savants musulmans, ils connaissaient et travaillaient aussi les ouvrages originaux que produisaient ces derniers : ainsi Robert Grosseteste développa une métaphysique de la lumière nourrie de ses lectures d'Avicenne, d'Avicebron et d'al-Kindi.

Le succès des commentaires des œuvres d'Aristote émanant de savants non-chrétiens pousse les autorités ecclésiastiques à intervenir dans la faculté des arts : en 1277, à Paris comme à Oxford, certains enseignements sont dénoncés et interdits. Étienne Tempier, évêque de Paris, agit à la demande des maîtres de la faculté de théologie, et dénonce la doctrine de la « double vérité » pratiquée par les maîtres ès arts, qui, selon lui, conduit ces derniers à relativiser des points de la doctrine catholique, comme la création du monde. L'efficacité de telles censures, qui ponctuent l'histoire des écoles comme des universités du XII^e au XIV^e siècle, suscite de très nombreux débats parmi les historiens²⁴ : elles manifestent en tout cas la volonté de contrôle de l'Église sur ce système d'enseignement et sur ses acteurs.

Deuxièmement, les méthodes d'enseignement dans les écoles se transforment : *lectio et questio*

24. BIANCHI 1999.



demeurent les fondements des méthodes scolastiques alors en vigueur mais elles gagnent en technicité comme en complexité. Les séances de *questiones* donnent lieu à des débats (*disputationes*) qui sortent du seul cadre de la classe du maître et de son auditoire, pour devenir des discussions auxquelles toute la faculté pouvait assister. La dispute quodlibétique (ou *de quodlibet*) constitue l'apothéose de cette technique : très en vogue dans les années 1230-1230, elle est surtout pratiquée à la faculté de théologie. C'est un exercice solennel organisé pendant deux périodes de l'année universitaire et animé par les maîtres. Ces derniers doivent répondre à différents problèmes soulevés par toute personne (*quolibet*) – y compris extérieure à l'université – souhaitant assister à la dispute : la *questio* peut porter sur n'importe

Livre des Sentences de Pierre Lombard, Paris, v. 1158, Troyes, Médiathèque Jacques-Chirac, m. s 900. L'auteur, assis face à un pupitre, est représenté en pleine rédaction. Il porte le costume des maîtres au ^{xii} siècle. Ce manuscrit a été donné au collège Saint-Bernard, *studium* des étudiants de Clairvaux à l'occasion de la fondation (1245), peut-être par l'abbaye de Saint-Victor. Autour des années 1250, au moment où la *lectio* des *Sentences* s'institutionnalise et devient un exercice obligatoire à l'université, un étudiant a annoté le texte en identifiant les citations du Lombard et en découpant le texte en fonction de l'unité quotidienne de cours, la *distinctio*.

quel sujet (*de quolibet*). Certaines de ces disputes faisaient l'objet d'une reprise par le maître pour être diffusées, d'autres nous ont été transmises par des notes d'auditeurs.

La technique de la *lectio* s'applique sur les textes au programme de chacune des facultés :

pour la grammaire, les œuvres de Priscien et Donat (*Ars minor*, *Ars major* et *Barbarismus*), le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et le *Grecismus* d'Évrard de Béthune ne sont introduits dans les programmes qu'au ^{xiv}^e siècle ; pour la rhétorique, Cicéron (et le Pseudo-Cicéron) ainsi que la *Rhétorique* d'Aristote ; pour la logique, les œuvres introductives de Boèce ainsi que la « vieille » et la « nouvelle » logique d'Aristote ; pour l'arithmétique et la musique, les œuvres de Boèce relatives à ces deux disciplines ; pour la géométrie, les *Éléments* d'Euclide et pour l'astronomie, deux œuvres de Ptolémée (*Almageste* et *Tetrabiblos*). La philosophie d'Aristote est étudiée dans sa triple dimension, morale – avec les trois ouvrages d'Aristote déjà mentionnés, mais aussi le *Timée* de Platon, et la *Consolation de philosophie* de Boèce –, métaphysique et naturelle. En médecine, le programme demeure fixé sur l'*Articella* avant l'introduction, entre 1270 et 1320, du « nouveau Galien » c'est-à-dire de nouvelles œuvres de Galien, accompagnées de commentaires de savants arabes, comme, par exemple, l'*Art médical* commenté par 'Alī ibn Ridwān, et d'œuvres originales de médecins arabes tels Avicenne (*Canon*), Rhazès (*Liber Continens*), Aboulcassis (*Chirurgie*) et Sérapion (*Pratique*). Le corpus de droit civil s'enrichit en intégrant dans les textes au programme la glose ordinaire d'Accurse ; quant au programme de droit canon, il s'accroît à mesure que s'intensifie l'activité législative des souverains pontifes : outre la *lectio* du *Décret* de Gratien, il exige celle des *Décrétales*, compilées par Raymond de Peñafort en 1234 puis à partir de 1298 celle du *Sexte*, des *Clémentines* (1317), des *Extravagantes de Jean XXII* (1325-1327) et des *Extravagantes communes*. À l'inverse, le programme de la faculté de théologie est définitivement fixé autour des années 1240-1250 : au commentaire de la Bible, s'ajoute celui du *Livre des Sentences* de Pierre Lombard.

Développement et succès des universités aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles : diversité des lieux de savoir

À la fin du ^{xiii}^e siècle et au début du ^{xiv}^e siècle, les fondations universitaires se multiplient. Certaines universités italiennes qui avaient connu des débuts difficiles s'épanouissent au ^{xiv}^e siècle, à l'exemple de Sienne. D'autres naissent à la demande des autorités communales qui obtiennent pour ce faire une autorisation pontificale : par exemple, Pérouse (1308), Pise (1343) ou Florence (1349). On constate aussi de nouvelles fondations dans la péninsule Ibérique, à l'initiative des souverains : Lisbonne (1290) Valladolid (avant 1300), Lérida (1300), Coimbra (1308), Perpignan (1350), Huesca (1354). Ce phénomène est plus tardif dans l'Empire : le roi Charles IV, roi de Bohême et des Romains, fonde l'université de Prague en 1347. Cette université offre un enseignement non seulement en arts, médecine et droit mais aussi en théologie, ce qui rompt le quasi-monopole parisien de l'enseignement de cette discipline. À partir des années 1360, les universités fleurissent en Europe orientale, à l'initiative croissante d'autorités laïques (princes, villes) et non plus seulement ecclésiastiques : Cracovie, Vienne, Pecs²⁵. Le Grand Schisme d'Occident accélère encore ce phénomène²⁶ : Heidelberg, Cologne, Erfurt sont fondées dans les années 1380, Buda en 1395. Le cas de l'université d'Heidelberg illustre parfaitement le rôle majeur joué par l'autorité laïque : c'est à la demande du duc de Bavière, en 1385, que le pape Urbain VI accorde l'autorisation de fonder un *studium* bénéficiant des mêmes privilèges que celui de Paris. Le duc émet ensuite lui-même plusieurs privilèges protégeant le recteur à la tête de l'Université, confirmant l'autorisation pontificale qui institue quatre facultés, la liberté

25. Voir le chapitre 23 de la deuxième partie.

26. Voir les chapitres 20 de la deuxième partie.

Les universités en Europe (XIII^e-XV^e siècle)



des professeurs et des étudiants et accordant un certain nombre de privilèges financiers et judiciaires aux membres du *studium*. Le royaume de France connaît un rythme plus lent : les écoles d'Angers et d'Orléans, actives bien avant le ^{xiii}^e siècle, sont officiellement reconnues comme universités au début du ^{xiv}^e siècle ; enfin, le pape Jean XXII encourage la création d'une université à Cahors, sa ville natale, en 1332. À la fin du ^{xiv}^e siècle, on dénombre plus d'une trentaine d'universités actives dans la Chrétienté latine. Mais toutes ces universités n'ont pas le même rayonnement : jusqu'à la fin du ^{xiv}^e siècle, certaines conservent un grand prestige et leurs effectifs doivent s'élever à quelques milliers d'étudiants, d'autres demeurent très modestes et n'ont qu'un rayonnement et un recrutement régionaux.

Qui fréquente ces diverses universités ? Il est délicat de répondre à cette question, faute de sources. Avant le ^{xv}^e siècle, on connaît fort mal les étudiants ; on en sait un peu plus sur les origines des maîtres qui paraissent diverses, comme au temps des écoles : membres de l'aristocratie, de la bourgeoisie et de la paysannerie aisée. Grâce aux privilèges obtenus auprès de la papauté, maîtres et étudiants sont assimilés à des clercs et l'on peut supposer que nombre d'entre eux ont reçu les ordres mineurs. Ils se constituent ainsi en un groupe social ayant une identité professionnelle propre²⁷. Mais la population universitaire n'est pas formée des seuls clercs séculiers (ou assimilés) : des réguliers et notamment les frères mendiants fréquentent les universités, d'abord pour recruter les plus brillants sujets – c'est ainsi que le maître séculier Alexandre de Halès se fait franciscain vers 1236 –, ensuite pour obtenir la formation intellectuelle nécessaire aux tâches que la papauté leur a confiées – prédication et encadrement des fidèles, lutte contre l'hérésie. Certains maîtres régents appartenaient donc à ces ordres savants, ce

qui n'était pas sans poser des problèmes d'ordre institutionnel – les mendiants peuvent-ils être fidèles à la corporation universitaire ? –, comme doctrinal – la pauvreté des mendiants étant considérée comme une imposture par les séculiers. Cette rivalité connaît de multiples rebondissements au cours des années 1250-1270 et trouve sa conclusion dans le soutien qu'apportent les souverains pontifes aux ordres mendiants.

Les frères, et en premier lieu les dominicains, instituent peu à peu un réseau scolaire au sein de leurs couvents – les *studia* – offrant un enseignement dont le contenu passait graduellement des connaissances élémentaires aux disciplines les plus complexes et permettait ainsi aux meilleurs d'entre eux d'achever leur formation en s'inscrivant à l'université et d'y obtenir les grades contribuant au prestige de l'ordre. Dans les régions qui ne bénéficiaient pas de la présence d'une université, certains *studia* mendiants pouvaient accueillir des auditeurs extérieurs et offrir une formation d'un niveau presque équivalent. C'est le cas par exemple du *studium* franciscain de Santa Croce que fréquenta le florentin Dante Alighieri en 1292. L'ordre dominicain s'illustre tout particulièrement grâce à l'enseignement et aux œuvres de maîtres tels que Albert le Grand ou Thomas d'Aquin. La pénétration des ordres mendiants à l'université précède de peu celle des ordres réguliers traditionnels : les cisterciens par exemple implantent dès 1248 à Paris un couvent, le collège Saint-Bernard, destiné à accueillir les moines choisis par l'ordre pour suivre une formation de niveau universitaire. Le collège proposait, tout comme les *studia* mendiants, un enseignement interne strictement organisé, animé par un lecteur et disposait d'une collection d'ouvrages que les étudiants pouvaient consulter ou emprunter. Ainsi, au cours du ^{xiii}^e siècle, l'enseignement « du cloître » se transforme très largement, selon certes des modalités différentes en fonction des ordres mais qui présentent toutes

27. VERGER 1998 ; DESTEMBERG 2015.

le point commun de s'inspirer de l'organisation universitaire.

L'adoption de programmes, l'arrivée massive de textes nouveaux par le biais des traductions, l'obligation d'effectuer un certain nombre d'exercices contribuent à faire du *studium* une « communauté textuelle²⁸ » et alimentent la demande croissante de livres : les étudiants avaient besoin de se procurer les ouvrages au programme pour suivre les *lectiones* des maîtres. L'effort d'exploration du texte exigé par la *lectio* nécessitait aussi le recours à divers instruments de travail, tels que dictionnaires, index, concordances. Enfin, il leur fallait disposer des dernières nouveautés produites par leurs enseignants ou leurs collèges. L'une des méthodes les plus rapides et les moins coûteuses pour acquérir les œuvres les plus récentes consistait à recourir au système de la *pecia*, né à Bologne dans les années 1220 : le texte est divisé en petits cahiers, non reliés, loués au fur et à mesure par le copiste et dont le contenu était contrôlé par l'université. L'enseignement oral des maîtres donnait naissance à des œuvres nouvelles, qui imitaient les méthodes en cours à l'université. Ainsi le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard a été l'objet de plusieurs centaines de commentaires entre le XII^e et le XV^e siècle, reflets plus ou moins fidèles de l'exercice de la *lectio* dont il était l'objet. Nous sont parvenus quantité de commentaires sur diverses œuvres d'Aristote ou sur les textes au programme de la faculté de droit, sur les œuvres de Galien au programme de la faculté de médecine. D'autres formes littéraires sont pratiquées par les maîtres : la somme, par exemple, traduit tout à la fois la volonté de synthèse et de systématisme caractéristique de la méthode scolastique, procédant par questions, arguments pour, contre, solutions et réponses aux objections.

Le besoin important de livres explique aussi le développement de bibliothèques dans les

studia réguliers comme dans les collèges séculiers. Ces derniers s'inspirent probablement d'un triple modèle, celui de la fondation charitable, l'hôpital, tel qu'il apparaît dans le monde des écoles au cours du XII^e siècle, celui de la maison de chanoines séculiers, enfin, et surtout, celui du *studium* mendiant. Le collège fondé à Paris vers 1257 par Robert de Sorbon possède près de 1800 volumes en 1321-1338, ce qui fait de lui le propriétaire de l'une des plus importantes collections de livres de la Chrétienté latine. Les membres du collège (et probablement certains maîtres de l'université) pouvaient donc emprunter ou consulter les volumes qui les intéressaient²⁹. Après la Sorbonne, la plupart des collèges, qu'ils soient fondés en France, en Angleterre ou, plus rarement, en Italie sont équipés d'une bibliothèque et structurent leurs fonds en deux collections. Une première collection, rangée dans des coffres, est distribuée ou prêtée aux maîtres et aux étudiants ; une seconde collection est constituée de livres enchaînés à des pupitres dans une pièce particulière. Les bibliothèques des collèges, réguliers comme séculiers, forment donc les premières bibliothèques universitaires et ne sont plus seulement un réservoir de livres mais le lieu du travail intellectuel, silencieux, où se consultent les textes d'autorité au programme, des instruments de travail et des ouvrages plus spécialisés, et où se construisent les ouvrages scolastiques.

Cours et universités aux XIII^e et XIV^e siècles

Une université particulière, liée à la cour pontificale, se distingue entre toutes : le *studium Curie*, fondé par le pape Innocent IV en 1244. Dans ce *studium*, des maîtres, attirés ou sollicités par la cour pontificale, enseignent les deux droits et la théologie et ont pour étudiants des clercs

28. BOUREAU 2007 d'après le concept forgé par STOCK 1983.

29. ANGOTTI, FOURNIER, NEBBIAI 2019.

de l'entourage pontifical comme des étrangers alors présents à la Curie. La cour pontificale se déplaçant en permanence, le *studium Curie* est lui aussi mobile et s'installe à Lyon, à Pérouse, à Assise, à Avignon, etc., au gré des déplacements des souverains pontifes. La vie intellectuelle à la cour pontificale ne se limite toutefois pas au seul *studium* : les papes, le plus souvent eux-mêmes gradués de l'université, développent une importante bibliothèque et attirent intellectuels et artistes dans leur entourage. L'installation à Avignon, qui interromp un temps l'itinérance des souverains pontifes, a contribué au rayonnement de cette cour³⁰.

La cour pontificale est la seule à accueillir ainsi une institution savante, mais les autres souverains entretiennent des rapports étroits avec les membres de l'université – le collège de Navarre fondé au début du ^{xiv}^e siècle par la reine Jeanne, épouse de Philippe IV le Bel, fournit par exemple de très nombreux serviteurs à l'État capétien³¹. Les maîtres, de leur côté, s'efforcent de construire l'autorité du *studium*, qu'ils présentent comme égale à celles du *regnum* et du *sacerdotium*, et proposent des normes à l'ensemble de la société³². Certains composent aussi des œuvres à destination d'un prince : il peut s'agir, selon la solide tradition des écoles, d'un miroir, comme le fait Gilles de Rome, ermite de Saint-Augustin, qui compose vers 1280 pour Philippe le Bel, dont il fut peut-être le précepteur, le *De regimine principum*. D'autres, comme c'était aussi le cas au ^{xii}^e siècle, mettent leurs compétences au service du prince. La cour de Frédéric II est, de ce point de vue, fascinante : l'empereur est réputé pour le bon accueil qu'il réserve aux savants de toutes origines. Michel Scot, traducteur de l'œuvre d'Aristote passé par Tolède au début du ^{xiii}^e siècle, puis

par l'université de Bologne vers 1220, enfin par la cour pontificale, devient l'astrologue de l'empereur et traduit pour lui notamment un ouvrage d'Avicenne sur les animaux que Frédéric II utilise dans la rédaction de son propre ouvrage de fauconnerie, *Sur l'art de chasser avec les oiseaux*. Mais l'empereur emploie d'autres maîtres : parmi les plus célèbres figure Pierre de la Vigne, juriste, poète, expert en *dictamen* (c'est-à-dire l'art de la rédaction, notamment de lettres) qui dirigea à partir de 1246 la chancellerie impériale³³. Ces différents savants et lettrés sont parfois étroitement associés au pouvoir – Pierre de la Vigne a par exemple occupé la fonction de logothète, c'est-à-dire celui qui parle et écrit au nom de l'empereur et il est le rédacteur principal si ce n'est unique des *Constitutions de Melfi* établies en 1231 –, ils participent à des joutes oratoires ou poétiques, animent des débats philosophiques et théologiques passionnés à la cour impériale³⁴. Toutefois, malgré l'envergure intellectuelle des maîtres qui la fréquentent, la cour de Frédéric II demeure assez isolée et n'a guère fait d'émules.

D'autres cours se sont illustrées non seulement en recrutant une part croissante de maîtres passés par l'université, mais aussi en jouant un rôle plus actif, commanditant de nouvelles œuvres, pensées comme des instruments de promotion du pouvoir et encourageant de nouveaux savoirs. Au ^{xiii}^e siècle, le roi de Castille-Léon, Alphonse X, ordonne la confection par des légistes probablement formés à Bologne et dans des universités ibériques d'une compilation juridique, les *Siete Partidas*, écrite en langue vernaculaire et destinée à unifier le droit de son royaume et à défendre les droits du souverain face à une aristocratie puissante³⁵. Les cours ont eu un rôle majeur dans la prolongation au ^{xiii}^e siècle des efforts

30. HAMESSE 2006 ; ANHEIM. 2014. Voir les chapitres 9 et 26 de la deuxième partie.

31. GOROCHOV 1997.

32. MARMURSZEJN 2007.

33. GRÉVIN 2008.

34. DELLE DONNE 2019. Voir le chapitre 11 de la deuxième partie.

35. Voir le chapitre 12 de la deuxième partie.

de traductions entrepris au XII^e siècle : c'est à la cour pontificale que le dominicain Guillaume de Moerbeke entreprend la traduction systématique de l'intégralité des œuvres d'Aristote à partir du grec. Manfred, fils de Frédéric II, envoie vers 1263 à la faculté des arts de Paris, les traductions d'Averroès qui ont été effectuées à la cour de Naples et dont il vante la qualité dans une lettre.

Au XIV^e siècle, la participation des cours princières au phénomène des traductions prend une forme nouvelle car on estime qu'elles contribuent à la vulgarisation du savoir universitaire. Les plus célèbres exemples sont les traductions d'autorités universitaires commandées par le roi de France Charles V : Aristote est traduit en français par le théologien Nicole Oresme (m. 1382), Augustin par le juriste Raoul de Presles (m. 1382) mais l'on pourrait aussi évoquer la traduction vers 1315 des *Dialogues* de Grégoire le Grand en sicilien par le franciscain Giovanni Campalu de Messine pour les mettre à la portée des dames de la cour de Frédéric III, roi d'Aragon et Sicile, ignorantes du latin. La vulgarisation du savoir universitaire passe aussi par la composition d'œuvres courtoises directement en langue vulgaire, qui connaissent un énorme succès : c'est le cas en particulier du *Roman de la Rose* composé d'abord par Guillaume de Lorris vers 1230 et prolongé par Jean de Meun quarante ans plus tard. Ce maître ès arts s'est d'abord illustré dans la traduction de

diverses autorités avant de composer ce roman allégorique, véritable encyclopédie sur l'amour et qui fait l'objet d'une diffusion massive dès la première moitié du XIV^e siècle. Certains maîtres participent aux débats de leur temps, dans le champ politique comme dans le champ ecclésiastique : c'est le cas notamment de John Wyclif, brillant maître en théologie oxonien qui soutient l'idée d'une réforme radicale de l'Église et discute les prétentions pontificales. Membre de l'entourage de Jean de Gand, fils du roi d'Angleterre Édouard III, et duc de Lancastre, il participe ainsi à la vie politique en défendant les intérêts de son souverain vis-à-vis du pape. En 1377, il bénéficie en retour du soutien de Jean de Gand lorsqu'il est convoqué devant un concile national pour répondre de ses positions doctrinales³⁶.

L'université qui se constitue au cours du XII^e siècle est le réceptacle puis le vecteur de nouveaux savoirs transformés par des pratiques intellectuelles inédites. Cette « révolution scolastique » affecte les lieux de savoirs traditionnels que sont le cloître et la cour. Les acteurs de cette révolution sont tout à la fois des maîtres, des étudiants, mais aussi des textes reçus et produits, et des objets, les manuscrits, qui circulent entre ces trois espaces.

CLAIRE ANGOTTI

36. Voir les chapitres 20, 21 et 26 de la deuxième partie.